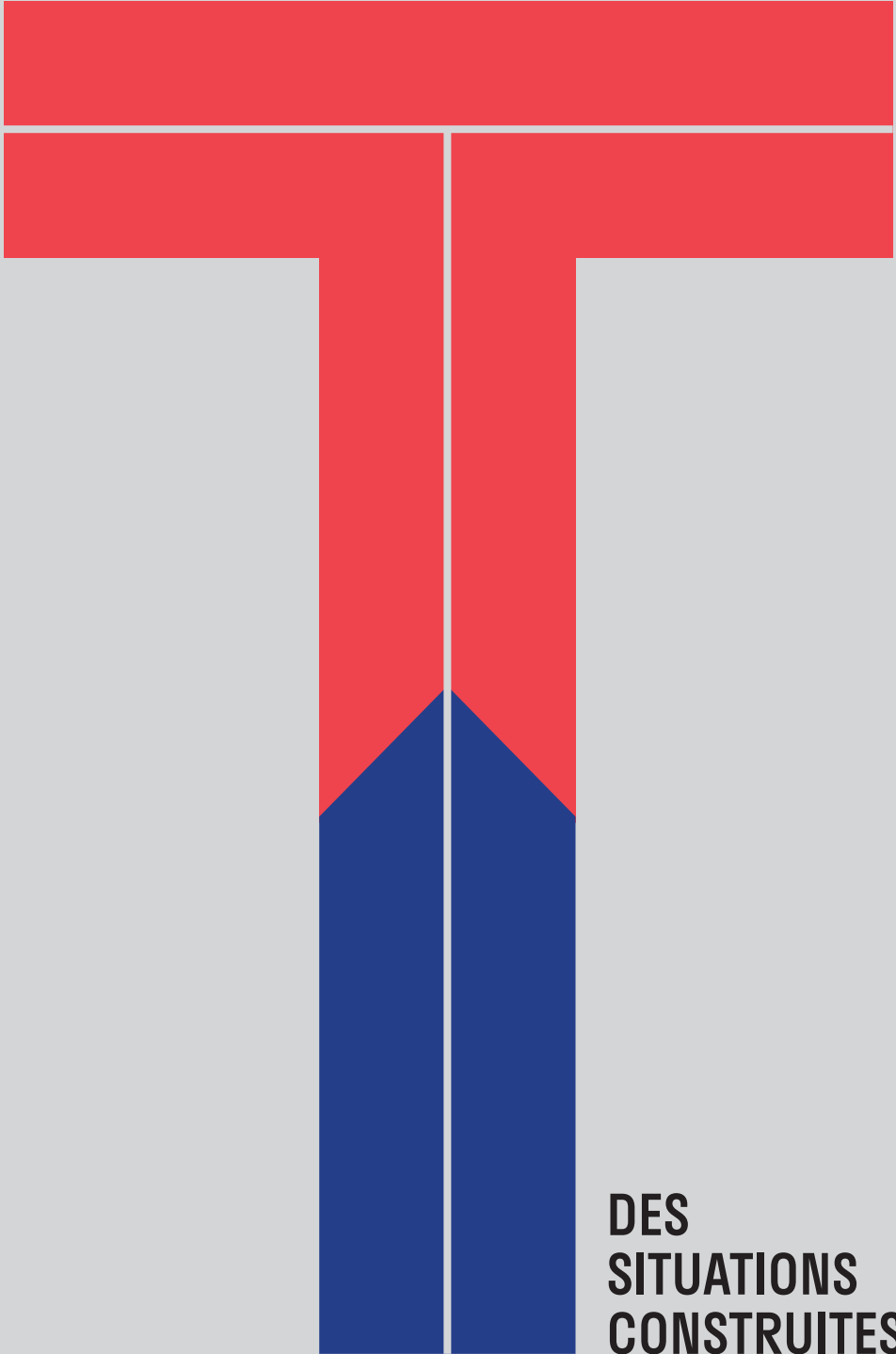


TRANSFORMATION



**DES
SITUATIONS
CONSTRUITES**



Philippe Chiambaretta
ARCHITECTE-URBANISTE, FONDATEUR DE PCA

Qu'est-ce que vous évoque le terme de « transformation des situations construites » ?

Une transformation est un arbitrage. Je trouve qu'il y a, dans la prise en compte d'un existant, une relation passionnante avec le temps passé, avec l'intention d'origine d'un autre architecte et avec la trace du vécu des utilisateurs. Le lieu est plus qu'un espace, il nous relie à l'histoire. Des éléments sont à sanctuariser, d'autres à sacrifier.

Parfois, la vision trop patrimoniale qu'on porte sur les bâtiments vise à en faire des animaux empaillés. Quelle est la limite d'action ? Le fétichisme dogmatique consistant à privilégier le bâti plutôt que sa vitalité m'agace. Les japonais sont intéressants sur cette question, ils réhabilitent un temple tous les 20 ou 30 ans qui, néanmoins, restera d'origine et dont la valeur est intacte. L'esprit importe, pas la pierre.

LE FÉTICHISME DOGMATIQUE CONSISTANT À PRIVILÉGIER LE BÂTI PLUTÔT QUE SA VITALITÉ M'AGACE

Faut-il tout conserver, à tout prix ?

Il serait absurde de tout conserver systématiquement. Des paramètres sont à examiner, empêchant que la réponse ne soit universelle. Le contexte géographique apporte des équations économiques et fiscales rendant le coût d'une transformation parfois beaucoup plus élevée que celui d'une démolition-reconstruction. Les capacités techniques du bâtiment imposent aussi des limites, comme les questions patrimoniales désormais supplantées par les questions environnementales dont l'analyse scientifique est brouillée par le greenwashing.

Que pensez-vous de maintenir l'habitat au centre des métropoles en réduisant les surfaces ?

L'intelligence du design aide à rendre les petites surfaces performantes, comme dans les hôtels de type CitizenM où la chambre a la largeur d'un grand lit,

complétée par des salons communs et généreux où les échanges se déploient entre les clients. C'est l'inverse du logement dans le système français, ennuyeux et peu « sensible », fait de visions d'administrateurs et de « normateurs ».

Les sujets sociologiques doivent initier la transformation des pratiques architecturales ?

On est passé du monde moderne de l'« ex » dans lequel on extrait, on exploite, on exporte, au monde de l'« hyper » avec l'hypertourisme, l'hypercentre, l'hyperconcentration. On perçoit ce phénomène notamment avec les flexoffice et la génération du « co » : coworking, coliving, etc. Comment s'y prendre face à une telle volatilité ? Le coworking, apparu dans la Silicon Valley en 2005, est né d'une tricherie parce que l'avenir et la taille d'une entreprise étaient incertains et qu'il fallait réussir à louer des locaux moins longtemps, ses dirigeants en ont loué des immenses en sous-louant le reste des mètres carrés.

Le marché du bureau structuré aujourd'hui n'est plus adapté aux exigences actuelles, c'est la même chose pour l'immobilier. La difficulté d'obtenir un bail dans les métropoles en exclut la jeunesse et les PME. Comme pour le bureau, ce phénomène va progressivement créer des structures intermédiaires, des solutions alternatives plus flexibles. Ceux qui oseront prendre des risques vont conquérir des marchés.

Qu'en est-il de la transformation du métier d'architecte ?

L'architecte est tenu d'observer les évolutions de nos modes de vie pour pouvoir les anticiper au moins sur 5 ans puisque c'est le temps de production d'un bâtiment. Anticiper, ça veut dire qu'il sort de son agence pour aller se confronter aux points de vue des artistes, des géographes, des designers et des usagers, ce que je fais en produisant la revue Stream. Cela a déjà existé si on se souvient de la Fábrica, l'atelier de Ricardo Bofill depuis 1973, pour qui j'ai travaillé à Barcelone. C'était un lieu transdisciplinaire avec des philosophes, des poètes, des réalisateurs et des architectes.

Les mutations qui s'enchaînent simultanément depuis 20 ans nous plongent dans une réalité toute autre. Nous ne pouvons plus ignorer les externalités de nos projets architecturaux et de la ville en général, comme l'écologie, la data ou la révolution ontologique, autant de composantes faisant basculer le projet du compliqué au complexe. Nous devons réviser la posture, les outils, les méthodes, les modes de management de la profession d'architecte. Nous sommes dans l'organisation agile, non plus verticale et descendante, centrée sur l'intelligence collective avec un management horizontal et ascendant. Il faut recentrer notre action sur ce que ne savent pas faire les robots : définir une vision, une intention politique, créer des relations synergiques entre les gens pour que 1+1=3.